

# Journalistes

la lettre de l'



## Dossier

# Des critiques sous pressions

**C**omment être journaliste culturel aujourd'hui ? De quelle liberté dispose-t-il encore lorsque des producteurs rêvent – pas toujours en vain – de transformer l'espace critique en espace de promotion ? Comment gérer l'abondance de ce qui est proposé au public ?

Entre Foire(s) du Livre et Foire du Film fantastique, nous avons posé ces questions à quelques collègues.

Cela ne tombait pas par hasard. Début mars, l'organisatrice de la Foire du Livre piquait une colère noire, et le faisait savoir par écrit, contre un quotidien qui avait eu l'outrecuidance de faire écho à la foire du livre OFF. Trois mois plus tôt, la pression était venue de l'autre côté : les « petits » éditeurs belges, dans une lettre ouverte, s'en prenaient au même journal dont un représentant avait eu l'audace d'être critique à leur égard.

Les pressions exercées sur les journalistes ne datent pas d'aujourd'hui et les culturels n'en ont pas le monopole, c'est vrai. Il est même patent que, dans une Belgique dont le marché ne pèse pas grand chose aux yeux de Paris, les chroniqueurs culturels ont les coudees plus franches que leurs collègues français.

Mais ils nous le disent tous à leur manière : le contexte a changé en quelques décennies. En musique comme en cinéma, les maisons de production ne se gênent plus pour formuler des exigences comme si elles étaient propriétaires de la scène médiatique.

De leur côté, les médias ne sont pas exempts de toute responsabilité dans les déceptions qu'évoquent certains collègues. On sait avec quelle ardeur des rédactions participent parfois aux tapages du marketing orchestré pour la sortie d'une BD ou d'un film.

On voit à quel point la place laissée aux critiques est parfois maigre, condamnant celles-ci à ne sélectionner que le bon et à laisser croire au public que les journalistes ne sont que des faire-valoir.

On constate aussi que le « journalisme de vitesse » n'a pas épargné les rubriques Culture. « *Ne pas sortir un papier le jour J ressortit presque à une faute professionnelle dans les grands médias*, déplorait ainsi en janvier dernier Jean-Claude Lebrun, chroniqueur littéraire à *L'Humanité* <sup>(1)</sup>. *A tel point que vous les voyez maintenant, contre toutes les règles de la profession, faire paraître des articles avant les publications, à la façon des bandes annonces du cinéma. Pour certains, y compris des éditeurs, la rapidité de la critique est devenue le critère premier, bien avant la pertinence.* »

**Musique, BD, cinéma, littérature, théâtre :**  
témoignages en pages 4 et 5

J.-F Dt

(1) Dans un entretien avec Pascale Arguedas, en ligne sur <http://pagesperso-orange.fr/calounet/interview/lebrunexclusivite.htm>



## Sommaire

### Plate-forme participative

La RTBF lance interMédias 2

### « Indices » en référé

Visa de censure accordé 3

### Liberté de la presse

« *Nous sommes au Moyen âge !* », s'indigne Yaqub Ibrahim, un journaliste afghan – dont le frère a été condamné à mort – invité par *De Morgen* à Bruxelles 3

### Elections américaines

Newsrooms, journalistes et internet 6

### AJP Bruxelles-Brabant

Formation en comptabilité 8

## Nos sources sont toujours exposées...

**L**a Cour de cassation vient de rendre un arrêt particulièrement restrictif en matière de protection des sources journalistiques <sup>(1)</sup>. Un arrêt inquiétant qui aboutit à fragiliser la protection légale accordée aux sources journalistiques. Selon la Cour, la loi n'empêche pas que nos sources confidentielles fassent l'objet de mesures d'instruction, même si ces mesures aboutissent à révéler l'origine des informations confidentielles...

Rétroactes : dans la région verviétoise, en 2006, alors que des enquêteurs débarquent pour une perquisition, ils sont désagréablement surpris de trouver à leur arrivée une caméra de RTL-TVI.

(Suite en page 2)

M. S.

(1) Cass., 6 février 2008, P.07.1466.F/1

## Musiques

## Des amis de trente ans

Un samedi matin de 1978, je téléphone directement à la chambre d'hôtel bruxellois de Jacques Higelin qui, la veille, a donné un concert tonitruant à l'ULB. Je suis étudiant en journalisme, Higelin est déjà rock-star. Le chanteur, précocement réveillé, me remballa à un rendez-vous l'après-midi même... où nous parlons pendant plus d'une heure, sans attachée de presse, sans contrainte de temps ni de cadre.

Scénario inimaginable en 2008 où le secteur rock-chanson est devenu aussi gardé qu'un festival de Werchter : les barrières sont partout, l'intimité rare ou inexistante. Avec un principe raide : plus le chanteur est « star » ou croit l'être, plus les mesures de protection sont exacerbées, démesurées, ridicules.

Les majors tentent de trouver des parades stratégiques à l'effondrement du marché, ce qui ne fait que restreindre la marge de manœuvre des filiales belges, sans autonomie par

rapport à l'international. Tendances : le « phoner » – interview par téléphone – ou la « round table », congrégation où des « journalistes » de pays et langues divers ont l'immense privilège d'une rencontre « face to face » avec du gratin mondial, cela signifie vingt à trente minutes dans une suite d'hôtel international de Paris ou de Londres. Plus rarement de New York ou L.A. : trop cher.

Pour trois artistes anesthésiés par ces conditions débiles, il y en a toujours un qui y récupère une once d'humanité et se dégage

des réponses stéréotypées. C'est à ce moment-là que le journalisme trouve encore un peu de substance. En trente ans, l'industrie a intensifié sa paranoïa. Dans une ambiance économique tendue – fusions des multinationales et dégraissage constant des effectifs –, les journalistes sont suspects : avant la sortie officielle du disque, le journaliste reçoit au mieux un CD « watermarked » – traçable en cas de partage sur internet – au pire, des fichiers uniquement écoutables sur ordi sans pouvoir être mis sur MP3 (le dernier Raphaël).



## Littérature

## Peu de place, beaucoup d'ouvrages

Au rayon des livres, la pression vient plutôt de la quantité. Avec un arrivage quotidien de 30 à 40 ouvrages, le défi consiste à échapper à la noyade. Commence alors la tâche délicate de jauger les ouvrages pour effectuer une première sélection afin de les répartir entre les collaborateurs. La place dévolue aux livres à *La Libre Belgique* (actuellement huit pages tabloïd chaque semaine) nous pousse à opérer un tri sévère. Peu de place et beaucoup d'ouvrages : de l'équation résultent des choix qui apparaissent souvent flatteurs, ce qui peut étonner plus d'un lecteur. Autant consacrer la place disponible à des livres dont on a envie de recommander la lecture. Mais si le livre attendu d'un écrivain renommé se révèle médiocre ou décevant, nous le signalons.

Pour ce qui est des liens entre la rédaction et les éditeurs, nous défendons rigoureusement notre indépendance. L'envoi d'un livre par un éditeur ou par son auteur ne peut en aucun cas être redevable d'une parution, ce qui n'empêche pas certains de nous contacter. La majorité des publications que nous recevons venant de Paris, nous ne sommes, de leur point de vue, qu'une lointaine province. La plupart du temps, c'est donc plutôt à nous de leur montrer que nous existons. Ainsi en va-t-il pour les interviews d'auteurs. Ceux qui font le voyage de Bruxelles (ils sont plus nombreux qu'avant grâce au TGV) ne le font qu'après avoir soigné les tribunes à Paris puis dans l'Hexagone. Nous avons alors perdu toute fraîcheur, parfois tout intérêt, ou sommes poussés au double exercice : parler du livre dès sa sortie (pourquoi les lecteurs belges devraient-ils attendre?) et en reparler quand l'auteur vient à Bruxelles, uniquement si ce « doublon » volontaire apporte une valeur journalistique ajoutée. Rien ne nous empêche, par ailleurs, de nous rendre à Paris (pour être en phase avec l'actualité ou rencontrer un auteur qui ne viendra pas à Bruxelles). Dans ce cas, et contrairement à d'autres secteurs culturels, les éditeurs laissent la rédaction régler le coût du trajet.

**Geneviève SIMON**  
(*La Libre Belgique*)

## Cinéma

## Bruce Willis et Harp

En 1987, environ 250 nouveaux films arrivaient chaque année sur les écrans ; aujourd'hui, on frise le double. Or, dans le même temps, l'effectif cinéma n'a pas doublé dans les rédactions, l'espace dévolu aux films n'a pas été multiplié par deux et le blocage reste total quant au passage à la journée de 48 heures.

Il y a vingt ans, il y avait la proje de 10h et puis celle de 14h, et pas de proje le mardi afin de boucler soigneusement les pages du mercredi, jour de sortie des pellicules.

Le doublement du nombre de projections a fait exploser cet horaire pépère, d'autant que durant cette période, les critiques de cinéma ont perdu la maîtrise de l'agenda des visions de presse. Aujourd'hui, ce sont les

distributeurs de films qui gèrent le planning hebdomadaire. Petit exemple bruxellois pas si rare.

Projo 1 à 10h à l'Actor's près de la Bourse. Projo 2 à midi à Kinepolis d'un film de 2h20. Projos 3 et 4 à 14h, l'une au Vendôme, porte de Namur, et l'autre chez Sony, boulevard Léopold III. La proje 5 s'enchaîne à 16h chez Sony. Et certains distributeurs commencent à en organiser à 18h.

Vous avez dit dérégulation ? Non, chaos ! Il faut dire qu'en vingt ans, la relation entre critique et distributeur de films a beaucoup changé. Disons que, de part et d'autre, on n'avait pas forcément les mêmes goûts mais on partageait la même passion du cinéma.

Aujourd'hui, Fox et Columbia/Sony se comportent comme Coca-Cola ou Unilever. On veut bien

## Bande dessinée

## Résistance gauloise

Pour sortir de cette mise en scène grotesque, on privilégie l'esprit libre, on oublie les recommandations nulles sur les « questions délicates », on envoie péter les « round tables », on évite les « phoners », on dit non aux demandes de relecture (nouveau, ça !), on cherche l'énergie et la créativité, parfois dans les multinationales, souvent en dehors. Et on méprise les contraintes pour privilégier la seule chose qui compte, la musique. Sinon, à quoi bon ?

**Philippe CORNET**  
(*Le Vif, RTBF,...*)



Photos : Belpress.com

La bande dessinée est l'art le plus populaire en Belgique francophone. Bruxelles et la Wallonie détiennent le record d'auteurs et de lecteurs de BD par tête d'habitant en Europe. Les héros de papier pèsent plus de 50% du marché de l'édition de livres dans notre pays, avec plus d'une vingtaine de titres dépassant chaque année les 100.000 exemplaires comme *Le Petit Spirou*, *Kid Paddle*, *Largo Winch*, *XIII*, *Le Chat* ou *Les Tuniques bleues*... Ce succès aurait pu donner la grosse tête aux auteurs et pousser les éditeurs à mettre en place un « star-system » comme c'est le cas dans le chef des majors du cinéma, du disque ou de la littérature. Par bonheur, la bande dessinée résiste avec une force gauloise aux « junkets » d'interviews à but exclusivement commercial, aux « packages » obligés de présentation de « produits culturels » où critique et promotion baratinent le lecteur de concert. Le journaliste de bande dessinée a cette chance de rencontrer les créateurs à leur table de travail, en tête-à-tête, sans avoir de compte à rendre à l'éditeur ni au responsable de marketing. C'est peut-être le dernier secteur de la culture où il est accueilli sans langue de bois, parce que la BD reste globalement peu médiatisée si l'on compare l'espace rédactionnel

occupé dans la presse par le cinéma, le rock, la littérature ou les arts plastiques.

Le 9<sup>e</sup> Art est le dernier-né. Il doit encore batailler pour sa reconnaissance et gagner sa place dans les journaux, à la radio ou à la télévision. Ce n'est pas un art spectaculaire. Il se conçoit la plupart du temps en chambre, sans effets spéciaux, avec une gomme et un crayon, à la rigueur une palette graphique. Il ne mobilise pas de budgets de production pharaoniques. Il n'a pas été créé pour s'exposer. Il a besoin de rotatives pour exister. Tout cela explique aussi pourquoi il se prêle si peu au jeu de la « starification ».

L'avantage pour le journaliste, c'est de pouvoir exercer son regard critique à l'abri des pressions éditoriales, publicitaires ou financières. Les enjeux économiques passent à l'arrière-plan, comme ceux de l'audimat. Entre le livre et l'auteur, le filtre principal est celui de l'esprit critique du journaliste, dans lequel interfèrent seulement l'émotion et la subjectivité.

A l'arrivée, la critique de bande dessinée a la couleur d'un métier passionnant qui privilégie la dimension humaine de l'art et préserve la magie de l'incertitude créatrice.

**Daniel COUVREUR**  
(*Le Soir*)

## Théâtre et danse

## Parent de plus en plus pauvre

Pour attribuer les « Eves du théâtre », récompense annuelle de la critique théâtrale, dans les années 1980, outre *Le Soir* et *La Libre Belgique*, on pouvait compter sur *Le Drapeau Rouge* (disparu), *Le Pourquoi Pas ?* (disparu), *La Dernière Heure* et *L'Echo de la Bourse* (toujours bien présents mais qui n'ont plus de critique théâtrale). *Le Vif/L'Express* a le monopole de la presse hebdomadaire, avec, marginal, un seul hebdomadaire d'opinion, au tirage confidentiel, devenu mensuel, *Le Journal du Mardi*. La part réservée à la critique, théâtre et danse dans *Le Vif/L'Express* se réduit, dans le cahier central, à un espace de plus en plus mince et le nouveau supplément culturel, *Focus*, censé toucher un public jeune, ignore la critique. La tendance lourde, de toute la presse écrite, suivie, avec un certain retard, par la RTBF, est de multiplier les sites internet favorisant l'interactivité, qui mettent sur pied d'égalité, ou presque, le critique et le public. Autre tendance « lourde », la multiplication des interviews, des pré-papiers, avec grande photo attirante – la spécialité du *Soir* –, ce qui n'empêche pas la critique ultérieure, aux dimensions honorables mais souvent sans photos. Point commun au *Soir* et à *La Libre* : la poursuite d'une volonté de perpétuer un journalisme culturel et critique de qualité, conciliant le papier et l'internet.

Avec, pour la danse, le pouvoir de deux critiques, Jean-Marie Wynants et Guy Duplat,

défendant avec passion la danse contemporaine, après la période Béjart.

En radio et télé, la critique théâtre/danse est un épiphénomène encore plus fragile. Par tradition, les théâtres admettent la critique « écrite » mais ont longtemps considéré la radio et la télé comme de simples moyens de promotion, via l'interview. C'est un peu par miracle que la direction a laissé, progressivement, des journalistes passionnés comme Hugues Dayez, Françoise Nice, Dominique Mussche ou moi-même pratiquer la critique théâtrale dans des journaux parlés, ou des « brèves » culturelles. La nouvelle tendance « lourde », en radio et TV, est le retour à des émissions d'interviews, avec non des « critiques » – le mot semble indigne de notre douce société de consommation apaisée et harmonieuse – mais des « chroniqueurs ». Cet euphémisme mêle de vrais critiques et des débutants dont la vertu première est d'éviter comme la peste le titre de « spécialiste ». Emblématique de cette tendance est l'excellente émission d'Eric Russon, « 50 degrés Nord », produit Arte-RTBF, en amélioration constante, pour la simple raison que les chroniqueurs, à force de pratique et de fréquentation du terrain, deviennent doucement des... critiques, formés « sur le tas », comme toujours.

**Christian JADE**  
(*RTBF*)

**Fernand DENIS**  
(*La Libre Belgique*)

## ic WC

comprendre que lancer le nouveau Bruce Willis ou le nouvel Harpic WC fraîcheur Everest procède de la même logique commerciale mais il existait encore autrefois un attachement culturel, un intérêt pour le 7<sup>e</sup> art, une fierté pour un distributeur à sortir le film de tel auteur, quitte à perdre quelques dollars. C'est désormais l'exception.

L'inflation des sorties et la puissance du marketing ont marginalisé la critique, l'élément le plus instable de la chaîne du cinéma. Elle est devenue un élément quasi négligeable, du moins qu'on a tendance à négliger, quand on voit les conditions de projection. Non seulement, il y a ces horaires boulimiques, mais aussi ce constat qu'un film sur deux au moins n'est plus montré sur ce qu'on peut appeler un grand écran, quand il ne faut pas se contenter d'un DVD avec le *time code* défilant au milieu de l'image. Et s'il y a deux fois plus de films, ils ne sont pas deux fois meilleurs pour autant. En revanche, ils disparaissent deux fois plus vite.